prendre possession d'un splendide hôtel que la Société immobilière lui avait fait construire à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue Scribe. Après avoir eu pour présidents successifs lord Seymour, le prince de la Moskowa, le comte Achille Delamarre, il a été présidé en 1863 par le marquis de Biron. Il comptait à cette époque 650 membres. Son comité, composé de 16 membres fondateurs et de 15 membres adjoints, qui tous sont des notabilités de l'élevage et du turf, est présidé par le vicomte Paul Daru. Les trois commissaires de ce comité publient, à la fin de chaque année, un compte rendu des travaux de la société. Ces documents, joints aux différents travaux de ce comité, formeront l'historique des résultats obtenus par la pratique des principes de la Société d'encouragement.

Jusqu'ici nous n'avons indiqué qu'une des faces du *Jockey-Club*. Nous avons montré son côté sérieux et national, nous l'avons vu remplissant une utile mission, naturalisant les courses chez nous, fondant les prix, donnant l'élan au pays tout entier, indiquant au gouvernement la marche à suivre et forçant, par son exemple, l'administration des haras à sortir de l'ornière où elle était plongée depuis longtemps. Il nous resterait à parler du *Jockey-Club* vivant aristocratique, gros joueur et coureur d'aventures et de frivolités. Qu'il nous suffise de dire qu'au *Jockey-Club* il est du meilleur ton d'avoir des galanteries ouvertes, et que le mérite personnel n'y saurait faire figure sans une mise élégante, de la fortune, un titre, une décoration. A côté de noms historiques, se pavanent, il est vrai, des noms parasites, entichés à l'excès de leur noblesse de fraîche date, quelquefois même de leur noblesse d'emprunt. On a dit que Voltaire, s'il revenait sur la terre avec la prétention d'être membre du *Jockey-Club*, serait *blackboulé!* Cependant un candidat peut vendre des suifs, spéculer sur les cotons, être gorgé de houille et de bitume, les portes du temple s'ouvriront sans effort devant lui pourvu qu'il soit très-riche et que, à défaut d'ancêtres, il ait beaucoup d'écus; mais ni l'esprit ni le talent ne sauront suffire à forcer l'entrée. Cette proscription est sans excuse de la part de gens dont toute la valeur — nous parlons en général — ne gît pas dans l'élégance du chapeau et le luxe des gilets, et elle s'explique d'autant moins qu'on fait partie du *Jockey-Club*, non-seulement sans figurer sur le turf, mais sans posséder un seul cheval dans ses écuries et sans rien entendre à la question de l'élevage; bien mieux, il est établi que certains élus dirigent leurs préoccupations en dehors même des intérêts qui se rattachent à la science hippique. Beaucoup sont plus aptes à discuter le mérite d'une danseuse que la valeur d'un cheval; ceux-ci, en demandant au *Jockey-Club* leurs grandes et petites entrées, n'ont en d'autre but que de se créer les agréments de la vie indépendante et somptueuse de ces lieux de rencontre, les clubs, où s'oublient si aisément les devoirs et les affections de famille, où les amours de théâtre sont à la mode, où l'on apprend à ne se gêner pour personne, pas plus pour un sexe que pour l'autre, où chacun peste quand il veut, se tait, boit, mange, fume, dort et joue quand il veut. Car on fait tout cela et bien autre chose encore au *Jockey-Club*. De l'antichambre meublée de balances à jockeys aux salles à manger, aux salons de conversation, à la salle de billard, aux cabinets de lecture, que de distractions diverses offertes à la foule qui s'y presse de cinq heures du soir jusqu'au matin! Le whist, le piquet, le cigare, la causerie, les dîners admirablement servis, rapprochent tous les matadors de la politique, de la diplomatie, de la finance, qui déposent en entrant la morgue dont ils écrasent ailleurs la bande moutonne des administrés et des actionnaires. Les paris fournissent la somme d'émotions suffisante. Tout, pour ces messieurs, est matière à pari, la vertu des femmes comme la vitesse des chevaux, la solvabilité d'un banquier comme les mystères de la politique, et l'on en tient registre. Sur le registre des paris — livre sacré — se lisent les propositions les plus folles et les plus bizarres. On sait qu'il est régulièrement tenu. Il reçoit la confidence de tous les défis qui se portent, à propos du derby, entre les membres du club. Des que les conditions en sont arrêtées, elles sont relatées sur ses pages, signées et paraphées par les contractants. Tous les paris se règlent invariablement, à jour fixe, dans la semaine qui suit le jour de la course. Le *book* (livre), dans le langage du turf, est le répertoire qui présente à chaque joueur le tableau synoptique du nombre et de la valeur de ses paris. Chacun tient son book à peu près comme il l'entend. En Angleterre, on a vu des hommes de haute naissance risquer toute leur fortune dans un pari et la perdre. Mais, nous le répétons, à côté des paris de course, naissent d'autres paris sur toutes choses, système qui, selon M. de Bogue, a son mérite. « Entre gens jeunes et ardents, dit-il, de la discussion à la provocation la distance n'est pas longue, et de la provocation au combat, moins longue encore. Au seul mot, au sel argument *pari*, toute cause d'irritation disparaît; les colères s'apaisent. Le pari est un démenti poli, le seul que l'on puisse accepter chez les hommes de cheval ou *gentlemen-riders*, comme disent les Anglais. » V. COURSES, DERBY, etc.

JOCKO s. m. (jo-ko). Mamm. Un des noms de l'orang-outang.

JOCKO, personnage de théâtre revêtu de la peau d'un singe, et qui a joué à Paris, en 1825, d'une vogue si extraordinaire, que son nom a été donné à des modes nouvelles, à des coiffures, à des couleurs, etc. Charles Poupeens avait fait paraître en 1824, dans le format in-12, une gracieuse et touchante histoire, intitulée : *Jocko, épisode détaché des Lettres inédites sur l'instinct des animaux*, dont l'héroïne était une jeune femelle intelligente et sensible de la famille des singes jockos. Cette fille des bois, rencontrée par un Européen dans une forêt du nouveau monde, se laisse gâter par lui, combler de biscuits et de gâteaux; en retour, elle lui apporte de superbes noix de coco, et tous deux, bons amis, se construisent une jolie hutte couverte de feuillage, que l'homme blanc vient partager chaque jour avec sa compagne aux yeux caressants. Il la meuble de tables, de plaints, y introduit même une commode, enseigne à sa petite Jocko à puiser de l'eau au moyen d'une cruche, à battre le briquet, à attiser le feu, à faire du thé et du café. Elle avait tant d'adresse et d'intelligence, qu'au bout de quelque temps elle faisait des tartines et coupait des mouillettes aussi habilement que l'aurait pu faire une femme de Lisbonne ou de Londres. A force de soins, son maître lui avait appris à déboucher avec adresse une bouteille au moyen d'un tire-bouchon, à bien nettoyer les verres, à mêler de l'eau dans son vin. Comme sa nudité déplaisait à l'Européen, celui-ci s'amuse à la draper avec des châles de couleurs vives, qu'elle serrait ensuite dans sa petite commode. Tout cela est le motif de scènes d'une amusante simplicité. Le drame vient après. Une après-midi, la pauvre Jocko, renversée de la cime d'un arbre très-élevé, s'est meurtrie en tombant dans un précipice. Son ami lave ses plaies, pile des herbes pour en faire des compresses, la couche doucement sur un lit de feuilles de bananier et se tient près d'elle. L'intéressante malade appuie sa petite tête sur son épaule, tandis qu'il lui chante, pendant les longues heures de la souffrance, des romances et des barcarolles vénitiennes en s'accompagnant de la guitare. Ravie, elle se réveille tout à coup comme d'un songe; elle se lève avec précipitation, se frappe le front, ouvre le tiroir de sa commode (ne dirait-on pas d'une grisette?), et elle apporte à son médecin improvise vingt-neuf ou trente des plus gros diamants qu'il eût jamais vus. Ici l'Européen avide prévalut sur l'homme de la nature et se montra dans toute sa basse avarice. Il saisit Jocko entre ses bras, la serra contre sa poitrine, l'embrassa avec transport. Par ses gestes, tour à tour suppliants et impératifs, il lui fit comprendre qu'il lui faudrait retourner au dangereux précipice où elle avait, au risque de sa vie, recueilli ce trésor précieux; elle prit un air triste, montra ses blessures et appuya d'un air consterné son front sur le bord de sa couchette. En moins de quinze jours, Jocko est entièrement guérie. Persévérant, comme on s'en doute bien, dans son ambitieuse avarice, le compagnon de la douce créature fait voir à celle-ci les diamants qu'elle lui a apportés; il les passe devant elle, il les caresse de la main, il les suspend à son habit, ensuite il les serre dans ses poches avec un soin affecté, espérant par cette pantomime lui faire comprendre ses avides desirs. Un matin, à son arrivée à la cabane, il ne la trouve point. Inquiet, il attend sur la lisière du bois en regardant avec anxiété à droite et à gauche. Au bout d'une demi-heure, il l'a vait accourir, essoufflée et excédée de fatigue. Elle tombe à ses pieds, privée de sentiment. Son bras droit était chargé d'un paquet assez pesant, et qui était recouvert de feuilles de bananier. L'homme s'en saisit et aperçoit une quantité de diamants au moins triple de la première. Il relève sa pauvre Jocko qui était palpitante et à moitié suffoquée, sont par la fatigue qu'elle avait éprouvée, soit par la rapidité de sa course. En l'examinant, il trouve sur son corps plusieurs contusions. Après avoir mangé et bu avec avidité, elle s'endort d'un sommeil agité, pendant lequel elle exhale des sourds gémissements. A son réveil, elle reste comme engourdie et paraissant souffrir de douleurs assez vives dans tous les membres. L'Européen contemple la pauvre créature qui est la source de la fortune immense dont il va jouir à son retour dans sa patrie. Nous disons à son retour, parce qu'il vient de recevoir des lettres de Lisbonne qui lui font présumer son prochain rappel. Il se demande ce que va devenir cette pauvre Jocko, qui n'appartient que par un fil imperceptible à l'espèce humaine. L'abandonner est une barbarie dont il se sent incapable, l'emmener avec lui présente toutes sortes d'inconvénients. Mais une pensée l'absorbe plus que tout cela. Il voudrait connaître le lieu où elle a puisé tous ces diamants. Jocko ne le comprend pas, et il est assez dur pour faire succéder les menaces aux caresses. Enfin, un jour qu'il était impatient d'arriver à la cabane, qu'il avait quittée la veille, il entend de loin un bruit inconnu. Il hâte sa marche, aperçoit des traces de sang, s'élance et voit une affreuse couleuvre de Java aux prises avec la malheureuse Jocko, dont les membres étaient déchirés et le corps couvert de larges blessures, d'où s'échappaient des ruisseaux de sang. Deux coups de son pistolet font rouler le monstre à terre. Il emporte dans ses bras Jocko évanouie et l'étend sur son lit; mais au bout de quelques heures de douleurs atroces, elle tourne vers lui sa jolie petite tête, le regarde d'un air caressant et doux, fait un geste comme si elle eût voulu se lever, retombe sur son lit et exhale son dernier soupir. Trois jours après, l'Européen partit pour l'Europe.

Tel est le conte qui inspira à MM. Rochefort et Gabriel un drame en deux actes, ayant pour titre : *Jocko* ou le *Singe du Brésil*, qui, joué deux cents fois de suite à la Porte-Saint-Martin, fit un million de recette (1825), grâce à ce comédien si charmant, si leste et si gai, qui s'appelait Mazurier, et qui, dans la peau du singe Jocko, passionna tout Paris. Rien de plus divertissant, de plus extraordinaire, s'il faut en croire les contemporains, que sa façon de grimper aux arbres, de se suspendre aux lianes, de se lancer d'une roche à une autre, de faire la culbute. Dans ce petit drame, où il faisait rire et pleurer tout à la fois, il s'élevait à un tel pathétique dans la scene de l'agonie que Talma, parlant des comédiens de l'époque, disait : « Je n'en connais que trois : Potier, Mazurier et *peut-être* moi. » Sa mort, vraiment touchante, mit à la mode la nuance « singe expirant. » Les tailleurs et les couturières inventèrent la couleur jocko, on porta des robes et des manteaux à la jocko, des éventails en laque et or, au milieu desquels un médaillon représentait Jocko essayant de jouer de la guitare. Une chanson, chantée dans les rues avec accompagnement d'orgue de Barbarie, disait :

On vient de quitter subito
Mod's français et mod's anglaises,
Et jusqu'aux marchands de coco
Tout s'habille à la jocko.

Les parodies ne manquèrent pas à la pièce, et les Variétés représentèrent, le 23 mai 1825, les *Deux jockos*, vaudeville en un acte, mêlée de couplets, par M. Sapajou. Enfin, qui le croirait? les femmes raffolaient de cet homme cousu dans une peau de singe; ce fut même pour Mazurier l'occasion d'un mariage. Une jeune et jolie Brésilienne, qu'une profonde tristesse suivait partout, voulait en finir avec la vie. Elle s'achemine un jour vers le pont Neuf. A cet endroit, elle se trouve arrêtée par la foule attroupée devant une de ces affiches monstres, que l'on voyait à Paris pour la première fois. Ses yeux s'y portent machinalement, et elle lit : *Jocko* ou le *Singe du Brésil*. L'idée de son pays lui revient. Elle donne l'ordre à son cocher de la conduire à la Porte-Saint-Martin. Elle arrive, la salle était comble; une avant-scene restait; elle s'y installe au moment où la toile se lève. La décoration représentait une forêt vierge du Brésil; elle revoit avec joie ces belles lianes de son pays, ces bananiers superbes... Jocko paraît! c'est bien un singe, un véritable singe du Brésil. Un des exercices de Mazurier consistait à grimper aux avant-scenes, et à faire ensuite le tour de la salle. Il monte, il est frappé de la beauté de cette jeune spectatrice; il se précipite, cueille une fleur de la savane, et remonte l'offrir à la Brésilienne, aux applaudissements du public. Le lendemain, elle revient; elle tenait à la main la fleur de la veille. Cette fois, ce n'est plus une fleur, c'est un énorme bouquet que Jocko lui présente. Bref, quinze jours plus tard, la jeune femme avait oublié ses chagrins, elle ne voulait plus mourir. Le mariage eut lieu peu de temps après, et le curé de Saint-Merri bénit une union qui accrut encore la vogue de *Jocko*. Tout le monde voulut le voir. La duchesse de Berry et le prince de Salerne vinrent un soir à la Porte-Saint-Martin; c'était la première fois que des princes de la famille royale honoraient de leur présence un théâtre secondaire. Jocko était d'ailleurs un singe plein de religion, aussi dévot, aussi superstitieux que les bons royalistes d'alors. Quand il devait jouer un rôle nouveau, ses camarades le voyaient, derrière une coulisse, se signer très-sérieusement. Un soir qu'il faisait un orage épouvantable, notre homme entre en scene au moment où un coup de tonnerre retentit; Mazurier oublie qu'il est dans la peau d'un singe, se dresse sur ses deux pieds, fait le signe de la croix et continue son rôle au milieu d'un rire universel.

En 1857, le théâtre de la Porte-Saint-Martin essaya de ressusciter *Jocko*. Un acteur nommé John Blick y déploya beaucoup de talent; mais il n'a était fait de la pièce de 1825; sa vogue ne pouvait renaître. Le pauvre singe, après un certain nombre de représentations, d'ailleurs assez suivies, tomba dans le bouillon, c'est-à-dire que John Blick, oublieux de ses gambades, se fit gargotier. Il est mort fou en février 1868. Jocko premier du nom, fatigué de ses exercices si périlleux, l'avait depuis longtemps précédé dans la tombe. Aujourd'hui, il ne nous reste plus guère, de tous ces souvenirs, qu'une seule chose, le *pain jocko*. N'est-ce donc rien après tout?

JOCONDE s. m. (jo-kon-de — nom d'un personnage de l'Arioste). Galant séducteur : *Tu n'es qu'un mauvais sujet, un* JOCONDE, *un Lovelace*. (Scribe.) V. ci-après.

JOCONDE (Frère), célèbre antiquaire, architecte et littérateur italien. V. GIOCONDO (Fra Giovani).

Joconde, nouvelle tirée de l'Arioste, un de ces *cinq ou six contes bleus* (il y en a plus de soixante) dont le bon La Fontaine s'étonnait qu'on lui fît un crime, comme étant capables de donner de l'ombrage aux bonnes mœurs. Astolphe, roi de Lombardie, était

Un prince aussi beau que le jour,

et ne croyait pas qu'on pût lui contester la palme de la beauté. Un de ses gentilshommes lui affirme néanmoins qu'un sien frere, nommé Joconde, pourrait lui disputer le cœur de toutes les dames de la cour. Astolphe, en bon prince, veut qu'il vienne aussitôt et jure de le bien traiter. Le susdit frère va donc chercher Joconde et lui fait part de l'ordre du roi. Joconde quitte à regret sa charmante moitié, qui verse des pleurs à fendre l'âme d'un vieux rocher, et lui fait présent de son portrait et d'un bracelet qu'elle a tissé elle-même de ses propres cheveux. Joconde s'arrache enfin des bras de cette épouse inconsolable; mais, le lendemain matin, il s'aperçoit qu'il a oublié ces deux gages d'une amour sans seconde, il rebrousse chemin en toute hâte, et

Il monte dans sa chambre et voit près de la dame
Un tourdiaud de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormaient.

Son premier mouvement, et nous le croyons parbleu sans peine, fut de les envoyer dormir dans l'autre monde; il se contint cependant et partit sans mot dire. Très-bien accueilli par Astolphe, il ne peut cependant digérer son désagrement; il ne mange, ne boit et ne dort plus; il devient un Adonis étique dont toutes les dames fondent des gorges chaudes. Un jour, en errant solitairement dans une galerie, il entend certain discours, partant de certain cabinet, où le pousse à regarder à travers les interstices de la cloison, et il se rend compte, *de visu*, que la reine inscrivait le roi sur les registres de la même confrérie que lui, Joconde, et assistait du qui, s'il vous plaît? du nain, oui, du nain d'Astolphe. Cette vue le réconforta et le réconcilia quelque peu avec l'image du *tourdaud de valet*. On a beau dire que le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre; Joconde, à partir de ce moment, recouvra ses couleurs vermeilles, et devint la coquelluche de toutes les dames; c'était à qui lui ferait fournir les plus longues étapes. En bon ami et en serviteur dévoué, non toutefois sans quelques précautions oratoires, il fit part de sa découverte à Astolphe, qui voulut contrôler par ses propres yeux le récit de Joconde; c'est bien le moins qu'un mari puisse se permettre. Il vint donc, il vit et se convainquit. En bon prince qu'il était, nous l'avons déjà dit, il prit la chose du beau côté, en admettant qu'il y en ait un, et proposa à Joconde, pour se venger tous deux, de courir le pays et de mener à mal autant de femmes qu'il leur en tomberait sous la main, sans user de violence, s'entend, uniquement par bonté d'âme, compassion, et pour soulager le martyre des faibles créatures. Quand ils jugent la liste de leur martyrologe assez longue pour les consoler de leur déboire commun, ils retournent auprès de leurs moitiés qui les mangent de caresses et les accablent de reproches sur une aussi cruelle absence.

Tel est en substance ce conte de *Joconde*, où l'on trouve au plus haut degré tous les caractères du talent de La Fontaine en ce genre : la finesse, la malice, la naïveté et l'esprit gaulois.

Le sujet de *Joconde*, si fertile en incidents d'un gravelaux comique, a inspiré plusieurs auteurs dramatiques. V. les articles suivants.

Joconde, comédie en un acte et en prose, par Pagan, représentée aux Français en 1740. En courant leurs aventures, durant lesquelles ils inscrivent maint nom sur le registre fatal, Astolphe et Joconde arrivent à une hôtellerie où se trouvent trois sœurs réputées jusque-la invincibles; mais, grâce à quelques subterfuges, nos deux héros ont bientôt acquis le droit d'inscrire ces trois noms sur le livre de compte, et Astolphe s'étant fait connaître, ces vertus si farouches en apparence reçoivent l'ordre d'épouser chacune un des amants qu'elles avaient repoussés jusqu'alors.

Il y a dans cette pièce, inspirée par le conte de La Fontaine (v. l'article précédent), du mouvement, de la verve et de la gaieté.

Joconde, opéra-comique en trois actes, paroles de Desforges, musique de Jadin, représenté sur le théâtre de Monsieur, salle Feydeau, le 14 septembre 1790. Même sujet que celui du conte de La Fontaine. La musique a eu du succès; mais celle de Nicolo l'a fait oublier.

Joconde ou les **Coureurs d'aventures**, opéra-comique en trois actes, paroles d'Etienne, musique de Nicolo, représenté pour la première fois à Feydeau le 28 février 1814. *Joconde* est un des types les plus parfaits du genre opéra-comique. Légèreté, grâce, vivacité, tour mélodique facile et partant spirituel, il résume toutes ces qualités. Sa popularité a duré longtemps, et il est resté presque constamment au répertoire. L'accord de l'inspiration du musicien avec le caractère des situations est tel, que certaines phrases de la partition sont devenues en quelque sorte proverbiales. L'air de la romance : *Dans un délire extrême*, est dans son genre musqué, galant et troubadour, un petit chef-d'œuvre. Tout le monde en a chanté le refrain :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

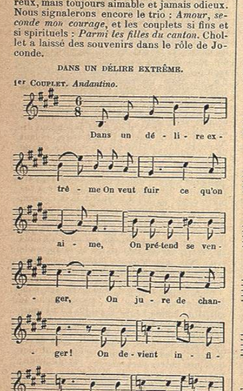
Le quatuor scénique dans lequel la jeune villageoise trompe si agréablement Joconde et son ami, à la faveur de l'obscurité, est un des meilleurs morceaux de la partition; la phrase principale y est répétée en canon par chaque personnage sur les paroles aussi fort connues :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle!
Et qu'il sera dour
L'instant du rendez-vous!

Nous ne devons pas omettre le grand air de Joconde si caractérisé : *J'ai longtemps parcouru le monde*, et qui rappelle l'air de *Madamina* de Leporello. On a eu tort de dire que Joconde était un don Juan français. Il est inconstant, frivole, trop facilement amoureux, mais toujours aimable et jamais odieux. Nous signalerons encore le trio : *Amour, seconde mon courage*, et les couplets si fins et si spirituels : *Parmi les filles du canton*. Cholet a laissé des souvenirs dans le rôle de Joconde.

DANS UN DÉLIRE EXTRÊME.

1er COUPLET. *Andantino.*

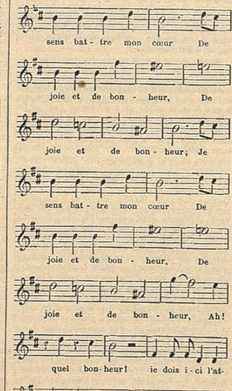


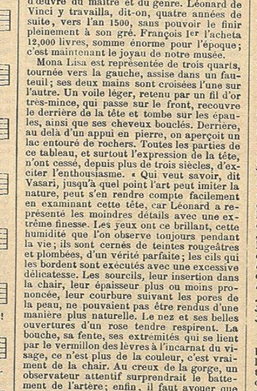
DEUXIÈME COUPLET.

Ah! d'une ardeur sincère
Le temps peut nous distraire;
Mais nos plus doux plaisirs
Sont dans nos souvenirs.
On pense, on pense encore
A celle qu'on adore!
Et l'on revient toujours, etc.

QUAND ON ATTEND SA BELLE.

Allegretto.





Joconde (1a), de Léonard de Vinci. L'admirable tableau du Louvre, connu sous le nom de la *Joconde*, est le portrait de Mona Lisa, femme de Francesco del Giocondo, citoyen de Florence. C'est à la fois le chef-d'œuvre du maître et du genre. Léonard de Vinci y travailla, dit-on, quatre années de suite, vers l'an 1500, sans pouvoir le finir pleinement à son gré. François Ier l'acheta 12,000 livres, somme énorme pour l'époque; c'est maintenant le joyau de notre musée.

Mona Lisa est représentée de trois quarts, tournée vers la gauche, assise dans un fauteuil; ses deux mains sont croisées l'une sur l'autre. Un voile léger, retenu par un fil d'or très-mince, qui passe sur le front, recouvre le derrière de la tête et tombe sur les épaules, ainsi que ses cheveux bouclés. Derrière, au delà d'un appui en pierre, on aperçoit un lac entouré de rochers. Toutes les parties de ce tableau, et surtout l'expression de la tête, n'ont cessé, depuis plus de trois siècles, d'exciter l'enthousiasme. « Qui veut savoir, dit Vasari, jusqu'où peut l'art peut imiter la nature, peut s'en rendre compte facilement en examinant cette tête, car Léonard a représenté jusqu'au moindres détails avec une extrême finesse. Les yeux ont ce brillant, cette humidité que l'on observe toujours pendant la vie; ils sont cernés de teintes rougeâtres et plombées, d'un vérité parfaite; les cils qui les bordent sont exécutés avec une excessive délicatesse. Les sourcils, leur insertion dans la chair, leur épaisseur plus ou moins prononcée, leur courbure suivant les pores de la peau, ne pouvaient pas être rendus d'une manière plus naturelle. Le nez et ses belles ouvertures d'un rose tendre respirent. La bouche, sa fente, ses extrémités qui se lient par le vermillon des lèvres à l'incarnat du visage, ce n'est plus de la couleur, c'est vraiment de la chair. Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le battement de l'artère; enfin, il faut avouer que cette figure est d'une exécution à faire trembler et rouler l'artiste le plus habile du monde qui voudrait l'imiter. C'est de la peinture plus divine qu'humaine, vivante à l'égal de la nature; ou plutôt, ce n'est pas de la peinture, mais le désespoir des peintres. » — Cette toile m'attire, ajoute Michelet, m'appelle, m'envahit, m'absorbe; je vais à elle malgré moi, comme l'oiseau va au serpent. » Et Théophile Gautier dit à son tour : « Qui n'est resté accoudé de longues heures devant cette tête baignée de demi-teintes crépusculaires, enveloppée de crêpes transparents et dont les traits, mélodieusement noyés dans une vapeur violette, apparaissent comme une création du rêve à travers la gaze noire du sommeil? De quelle planète est tombé, au milieu d'un paysage d'azur, cet être étrange avec son regard qui promet des voluptés inconnues et son expression d'invinement ironique? Léonard de Vinci imprime à ses figures un tel cachet de supériorité, qu'on se sent troublé en leur présence. Les penombres de leurs yeux profonds cachent des secrets interdits aux profanes, et les inflexions de leurs lèvres moqueuses conviennent à des dieux qui savent tout et méprisent doucement les vulgarités humaines... »

Mme George Sand a poussé encore plus loin l'analyse des sentiments que fait naître l'inimitable portrait. « Il est peu de figures aussi connues, dit-elle, que celle de Mona Lisa del Giocondo, et, chose étrange, il est peu de physionomies moins devinées. Cette beauté célèbre offre dans son expression un tel problème que personne ne l'a regardée sans émotion, et que personne, après l'avoir vue un instant, ne l'a oubliée. Le modèle offrirait-il aux regards le même mystere que le portrait? Etait-elle belle ou seulement agréable? Pour certaines personnes qui lui trouvent un dessous de malice froide dans le sourire, c'est une laide séduisante, comme on en connaît; pour d'autres, c'est un idéal de jeunesse, de candeur, d'intelligence et de bonte. Tel était l'avis de Gustave Planche, qui a écrit avec beaucoup de prédilection sur Léonard de Vinci. Tel est aussi celui de M. Calamatta. « Quand je dessinais cette suave figure, écrivait-il à un de ses amis, seul, sous les voûtes du musee, je me surprenais à rire avec elle. » Une autre fois il écrivait : « J'ai fini la *Joconde*. C'est une douleur pour moi. Il y a si longtemps que j'étais heureux et tranquille avec elle!... » Pour nous, la *Joconde* est le portrait idéalisé d'une femme charmante, et le grand secret de cette indéfinissable expression de calme qui arrive à effrayer, comme tout ce qui est la force immatérielle, est un sentiment qui existe beaucoup moins en elle que dans le peintre. Il fit là ce qu'ont fait tous les maîtres véritables; il donna sa propre puissance à son œuvre, en croyant la surprendre dans l'âme de son modèle... L'espece d'effroi que nous avons toujours ressenti en regardant un portrait de maître, et la *Joconde* en particulier, vient donc tout simplement de ce qu'à travers ces figures, c'est le génie, c'est l'âme du maître que nous voyons. Cette âme est dans la toile, n'en doutez pas... Il y a à Florence une *Tête de Méduse* de Léonard de Vinci, qui exerçe une sorte de fascination... La *Joconde*, avec sa douceur souriante, est tout aussi effrayante que la *Méduse*. Au premier abord, c'est l'aimable et paisible créature que le peintre a vue et animée. A la longue, c'est une fascination qui a pris corps. Ce n'est plus une personne, c'est une idée et une idée du Ciel. Un homme supérieur a mis là sa plus ardente et en même temps sa plus tenace aspiration. Il était impossible qu'une si grande dépense de force fût perdue, et elle l'eut été si elle n'eût produit que la représentation exacte d'une jolie femme. Elle a produit une figure qui, après plus de trois siècles, en dépit d'une couleur altérée qui l'étouffe et la plombe, s'empare encore invinciblement des yeux et de la pensée, soit qu'elle épouse, soit qu'elle rende melancolique, soit qu'on s'en éprenne, soit qu'on s'en défie... »

JOCOSITÉ s. f. (jo-ko-zi-té — du lat. *jocosus*, plaisant, qui aime à badiner). Joie, gaieté, esprit badin. « Amusant joyeux : *Se livrer à d'innocentes* JOCOSITÉS. » On disait autrefois JOCARITÉ.

JOCRISSE s. m. (jo-kri-se. — Scheler propose de rapporter ce mot au latin *jocari*, jouer, plaisanter. Comparez l'allemand *jokes*, anglais *joke*, plaisanter. Il croit cependant que la première signification a été celle de valet de ferme chargé du poulailler, ce qui lui rappelle le suisse *jockeli*, nom que l'on donne souvent aux garçons de ferme dans ce pays, et qui est une corruption de Jacques. M. Littré rapporte *jocrisse* au wallon *jobrise*, également indiqué par Scheler, et qui accuse le thème *job* contenu dans *jobard*). Sot, benêt : *Un* JOCRISSE, *un vrai* JOCRISSE. *Je vous le dis, en vérité : nous sommes les* JOCRISSES *de l'honneur*. (H. Rochefort.)

. . . . . Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis;
Je ne l'aimerais point s'il faisait le *jocrisse*.
MOLIÈRE.

— **Encycl.** *Jocrisse* est devenu le type du benêt, au théâtre et dans le langage populaire. Ce type est ancien chez nous; on le trouve, sous ce nom même de *Jocrisse*, dans des ballets du temps de Louis XIII; Molière n'a pas dédaigné de le faire figurer, à l'arrière-plan, dans *Sganarelle*; mais il l'a acquis sa grande célébrité qu'au XVIIIe siècle, par une pièce de Dorvigny, le *Désespoir de Jocrisse*. Le même auteur oublié se trouve ainsi avoir crée deux types populaires, *Jocrisse* et Janot. *Jocrisse* est le type achevé de la niaiserie, de la bêtise; auprès de lui, Janot est ingénieux et fin.

A la suite de Dorvigny, un grand nombre d'auteurs prirent *Jocrisse* pour cible. Parmi les meilleures pièces où il a figuré, après le *Désespoir de Jocrisse*, nous citerons : les *Deux Jocrisses*, vaudeville d'Armand Gouffé (an VIII); le *Mariage de Jocrisse*, par Henrion (même année); *Jocrisse au serail*, par René Perrin (an IX); *Jocrisse jaloux*, par Dorvigny (an XII); *Jocrisse au bal de l'Opéra*, par le même (1808); *Jocrisse aux enfers*, parade, par Désaugiers (1809); *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, comédie en deux actes, de Sewrin (1810); *Jocrisse chef de brigands*, mélodrame de Merle et de Dumersan (1815); *Jocrisse grand-père*, par les mêmes (1816); *Jocrisse parti*, parodie burlesque, par Saint-Hilaire (1822), etc. Les acteurs qui ont excellé dans ces divers rôles de *Jocrisse* sont Brunet, Alcide Toussez et Vernet. Brunet surtout leur donna un cachet inimitable.

La légende de *Jocrisse*, à force d'être allongée et tirée en tous sens, a fini par prendre des développements considérables. On peut la reconstituer à l'aide d'une série d'anecdotes typiques.

∴

Jocrisse a cassé une assiette; son maître lui demande comment il a commis une telle maladresse. *Jocrisse* prend une autre assiette, la laisse tomber et dit : « C'est comme ça, monsieur. »

∴

Un jour, son maître lui dit : « Ecoute, fais bien attention; j'ai à travailler demain matin, tu me réveilleras à six heures, n'y manque pas. — Oh! Monsieur peut compter sur moi. » Et il ajoute : « Monsieur voudra bien me sonner! »

∴

Jocrisse désirait vivement qu'un peintre fît son portrait de grandeur naturelle; il lui recommanda de le représenter tenant à la main un livre qu'il lirait tout haut.

∴

Son maître lui donne un jour des ris de